

Le Concept de Pulsions et de leurs Destins chez Freud et Lacan¹

Christian Schneider

Cet exposé a fait suite à celui de Jean-Marie Jadin. L'historique clair et précis qu'il a fait du concept de Pulsion me permet de faire plus facilement quelques remarques critiques par rapport à Freud.

Dans les conceptions métapsychologiques de Freud, deux points m'ont toujours paru contestables. L'un concerne le principe d'homéostasie. Peut-on réduire le plaisir à la diminution (par une « décharge ») du niveau de l'état d'excitation, à la limite comme sa remise à zéro ? Deuxième question : la Pulsion est-elle vraiment une force constante ?

L'image du nourrisson repu qui s'endort ne me paraît pas représenter ce qu'on peut dire de plus pertinent du plaisir pour un adulte. En effet, entre-temps le nourrisson a grandi, a fait de nombreuses expériences, et surtout a vécu avec des adultes qui lui ont appris à parler. Pour ce qui est des plaisirs on peut en citer d'autres : Par exemple l'effort d'une randonnée qui amène au sommet d'une montagne, la lecture d'un roman policier, un film au suspense bien entretenu, la montée en tension d'une excitation sexuelle, ce sont des expériences où est vécu un plaisir intense bien avant qu'une décharge (« *Abfuhr* ») ne vienne apporter une détente. Et il y a un plaisir à commander un repas à partir d'un menu, puis à savourer ce qu'on a dans l'assiette, avant d'être rassasié et avachi. Bien entendu dans ces exemples, il s'agit de démarches qui sont plutôt le résultat d'un désir, que seulement d'une pulsion. Je dis « seulement ». Car la pulsion y est aussi pour quelque chose. L'accès de boulimie ou le « *binge drinking* » sont plus proches de la pulsion pure. Ce sont aussi des expériences dans lesquelles ce qu'il en est du plaisir est plutôt particulier. J'aurais tendance à dire qu'il a un

¹ Présenté à la Clinique Sainte-Barbe de Strasbourg le 22 mars 2016, dans le cadre d'un séminaire de Jean-Richard Freymann consacré aux « Retours à Freud de Jacques Lacan ».

caractère frelaté, outrepassé. Peut-être serait-il utile de faire une distinction entre plaisir et satisfaction. Le plaisir étant un ensemble de sensations et d'un affect qui a une certaine temporalité. Quelque chose qui se situe entre une réminiscence et le mouvement actif vers une retrouvaille. Par contre la satisfaction serait plutôt cette extinction de la poussée pulsionnelle, corrélative à la satisfaction d'un besoin, extinction qui soulage, ce qui est en soi agréable, mais extinction qui porte en elle un engourdissement, voire un assoupissement. Au moins pour un temps.

Cela m'amène à la deuxième question : Lorsque Freud dit que la Pulsion est une force constante.

Je vais reprendre quelques points : Avec l'exposé de Jean-Marie Jadin, j'ai eu un début de réponse à mon insatisfaction. Je reprends ce qui me dérangeait. En fait, Freud commence par parler de la source biologique de la Pulsion. Et il imagine la fiction des neurones ψ qui produisent des « quantités » d'une façon constante et qui les accumulent, avant que ces « quantités » se déchargent dans la motricité. Mais dans un organisme il faut quitter la fiction et revenir au fonctionnement de certains organes et de leur activité normale. Et là il y a de toute évidence une rythmicité en rapport avec ce fonctionnement. L'estomac vide provoque une sensation de faim, l'intestin plein un besoin de déféquer. Dans les deux cas une fois le besoin physiologique satisfait, il y a une période de repos, puis le cycle recommence. Ce n'est donc pas suffisant pour alimenter une force constante. C'est plutôt une pulsation. Voyons si nous pouvons arriver à mieux comprendre la manière dont la Pulsion se construit en examinant les deux autres sources de Pulsion.

Quelle serait la source corporelle à la base de la pulsion scopique et de la pulsion invocante ? Il est difficile d'y détecter un fonctionnement biologique corporel autonome producteur de tension. (Il faut dire que ce sont des Pulsions qui ont été ajoutées par Lacan.) J'y reviendrai. Par contre, une fois la puberté en route, il y a des sensations de tension, d'excitation sexuelle, on peut penser à des sécrétions gonflant les vésicules séminales chez le garçon et les muqueuses vaginales chez la fille. Ces sensations peuvent pousser à toucher les organes génitaux externes. Mais cela inciterait plutôt à la masturbation qu'à la recherche d'un partenaire sexuel. Sauf si on invoque des schémas comportementaux de l'ordre de l'instinct. Ce n'est pas évident. Mais l'enfant et l'adolescent vivent dans un environnement, et si on

tient compte de l'influence de ce que l'enfant peut observer du comportement de son entourage, et en même temps de ce qu'il peut entendre, des allusions plus ou moins mystérieuses dans les conversations, des renseignements bien plus clairs donnés par ses camarades et en plus des interdits de l'éducation, il y a une cohérence avec la clinique. Cela correspond bien à cette succession d'un stade auto-érotique, d'une période de latence et de l'éclosion plus franche de la sexualité à l'adolescence. Et on voit à ce moment-là que la sexualité se construit bien plutôt à partir d'un facteur psychique et pas seulement sur un fonctionnement biologique génital, mais aussi sur les pulsions partielles. Lesquelles ont été focalisées par la sensibilité plus intense de certaines zones corporelles qu'on appelle pour cette raison les zones érogènes. Il y a une utilisation des pulsions partielles dans les jeux sexuels, permettant l'accroissement des excitations dans les préliminaires et cette augmentation de l'excitation augmente à son tour le plaisir de l'orgasme. Mais ça n'influence pas seulement l'orgasme. Cela constitue également un enrichissement du vécu global de l'acte sexuel, plus précisément dans l'échange entre partenaires. Et cela grâce au retour de quelques éléments pulsionnels, par exemple des satisfactions orales dans le baiser, des caresses et des comportements dans le jeu de retenir et donner, qui évoque l'analité, ou du plaisir de voir et montrer, des inflexions de la voix, qui devient plus tendre ou plus rauque, selon les cas.

Et c'est là que nous retrouvons ce qui paraissait un problème tout à l'heure pour les pulsions scopique et invocante. Elles ne prennent pas racine dans un fonctionnement de besoins biologiques accumulant des « quantités », qui seraient à « décharger ». Si on se réfère à ce qu'on peut observer, il apparaît qu'elles naissent dans la relation au monde extérieur qui envoie au nouveau-né des sons et des images animées ou colorées. Et c'est la tendance au jeu, présente chez tous les êtres vivants dans leur jeunesse, qui initie de leur part une activité de recherche. De recherche de sonorités et de découverte du monde visible. Ces jeux apportent une satisfaction en eux-mêmes. De plus ils sont repris, répétés, et par là renforcés par les adultes. La vie pulsionnelle est donc intriquée au maternage, puis à l'apprentissage du langage et de la relation gestuelle. Les plaisirs trouvés dans les activités sous-tendues par les pulsions partielles sont ainsi repris dans la vie relationnelle, et plus tard réinterprétées avec une surcharge sexuelle lorsque les significations plus ou moins explicites le rendront possible. Les interdits de l'éducation et de l'environnement social vont complexifier la situation et à la fois interdire et désigner des objets. Là on est déjà plus loin que la Pulsion, du côté des désirs.

C'est la valeur donnée par un autre qui influence le processus. Cet autre nomme ce qui se passe, et transmet son appréciation, son approbation ou sa réprobation, son désir ou son rejet. Par exemple, un parent dira au nourrisson en lui enfournant une cuillerée de bouillie : « C'est bon, mmmmmm », et ce qui est dit participe grandement à rendre telle nourriture attirante, bien plus que la composition de la bouillie, différente d'un pays à l'autre. Plus tard, selon les familles ce sera peut-être : « protéine végétale » ou « acide gras polyinsaturé », et s'y mêleront des constructions symptomatiques ou groupales, comme vous voudrez. Un analysant m'a raconté qu'un jour, sa mère, à la place de lui demander ce qu'il voulait manger, lui a proposé toute une série de plats différents. Aucun ne lui convenant, elle lui a demandé : « Mais finalement, qu'est-ce que tu veux ? » et il a répondu : « Quelque chose de bon. » Belle illustration d'une ambivalence envers une « mamma » dont il essayait de se dégager. Il faut ajouter que « quelque chose de bon » est une manière bien plus pertinente de désigner l'objet de la pulsion orale, bien plus que « gigot, langouste, foie gras, choucroute... »

Un autre exemple pour illustrer la manière dont s'exprime l'enracinement dans l'éducation sphinctérienne des valeurs données aux objets. C'est un mot d'esprit décrivant l'embarras d'un prêtre en train de présenter une hostie à une mère qui porte son bébé dans les bras. Le bébé tend la main vers l'hostie, le prêtre se recule un peu en disant : « non, non » mais la petite main se tend à nouveau quand il réessaye de donner la communion à la mère. Ne sachant comment faire il finit par dire : « Non, non, c'est caca. » Ce faisant il appelle à son secours une invocation des appréciations et interdits de l'éducation sphinctérienne.

Les interdits ont d'ailleurs un résultat complexe : à la fois une inhibition et désignation. Inhibition lorsque celui ou celle qui les énonce le fait en étant à une place d'idéal ou de semblable, fraternel et bienveillant. Et du fait d'être interdit, l'objet est également désigné comme désirable. On n'a pas besoin d'interdire à un enfant ce qui ne l'attire nullement. Sauf qu'un adulte interdit aussi ce qui l'attire lui, l'adulte, mais qu'il ne veut pas permettre à l'enfant. Cela peut créer de toutes pièces des appétences plus ou moins artificielles. À un gamin de 4 ans à qui un adulte demandait : « Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ? » L'enfant répondit : « boire de la bière. » Quelques jours plus tôt il avait voulu boire la même chose que des adultes, et on lui avait répondu : « Tu boiras de la bière quand tu seras grand. »

Cela correspond bien à l'insistance de Freud et Lacan sur le caractère quelconque de l'objet de la Pulsion. Comme vous le rappelait Jean-Marie Jadin, dans les *Trois Essais*, Freud écrit : « Il se peut que rien d'un peu important ne se passe dans l'organisme sans fournir sa contribution à l'excitation de la pulsion sexuelle. » Je voudrais préciser : c'est la part de la Pulsion qui prend origine dans le discours avec l'entourage, dans les rencontres, c'est cette part qui donne rétroactivement une valeur sexuelle à des sensations et des émotions éventuellement banales au départ. On voit à quel point le sexuel est plus que le reste de l'activité désirante, lié à l'incidence de l'apport du discours, de l'échange symbolique, dans la constitution du pulsionnel sur quoi il s'appuie. Et ce pulsionnel est fait de Pulsions partielles intriquées. C'est justement leur intrication qui permet une variété et une fantaisie dans la vie sexuelle, de même qu'une certaine modération. Quand les pulsions sont désintriquées, les choses se passent plus directement, plus brutalement, dans un style pulsionnel plus « cru ».

Cela nous amène à cette constatation que s'il y a des besoins biologiques ou des perceptions plus ou moins vives qui sont mises en mouvement de manière fluctuante, c'est bien leur reprise par le symbolique, leur nomination qui va donner cette poussée qu'on appelle Pulsion, et c'est cette reprise qui est l'aspect « force continue » (*konstante Kraft*) dont Freud fait état. Lacan dit que « la Pulsion est l'écho dans le corps de ça qu'il y a un dire » (et non pas d'un dit). Mais c'est bien à cause de l'importance de ce dire que le sujet ne peut jamais se saisir de quelque chose, d'un objet, qui pourrait le satisfaire totalement. Ce ne sera jamais totalement « bon » pour reprendre le mot de l'exemple que j'ai apporté. Parce que le dire est de l'ordre symbolique, et ce qui se passe au niveau du corps est de l'ordre réel. Par la pulsion, le sujet peut s'élancer vers... quelque chose... mais ne pourra que le manquer et revenir pour s'élancer à nouveau. C'est une pulsation, et en même temps il y a une sorte de trace qui a une permanence, quelque chose de constant qui provient du dire. La Pulsion est donc à la fois une force qui se manifeste comme une pulsation, et une force qui prend référence dans une inscription constante.

Ce « dire » existe aussi quand la réaction de l'adulte se fait sous la forme d'un évitement, d'un non-dit. Par exemple un adulte qui dit que c'est dangereux de fumer, alors que lui-même fume, peut avoir sur un jeune un effet qui le pousse à fumer, parce que ce que fait l'adulte manifeste quelque chose qu'il ne dit pas, manifeste quelque chose de son conflit intérieur. Quelque chose de son désir, certes, mais dans ce qu'il a d'insatisfaisant. Et j'ajouterais volontiers qu'il manifeste quelque chose de pulsionnel, précisément dans le

caractère de pulsation de ce symptôme : en allumer une, puis une autre... encore une... tout en sachant, et même en disant que c'est dangereux. Mais une certaine « force » le travaille, ne le laisse pas en repos.

Dans un échange entre Marcel Ritter et Jean-Marie Jadin, en 2014, la satisfaction de la pulsion avait été qualifiée de satisfaction insatisfaisante, et Bernard Baas l'avait repris en le mettant à l'envers : insatisfaction satisfaisante ; puisque la Pulsion est insatisfaite de rater son objet, mais qu'en même temps ce mouvement de s'élaner vers lui pour tourner autour, revenir et recommencer, cette pulsation est justement quelque chose qui la satisfait. Au moins partiellement. C'est une pulsation vers la vie. Quelque chose qui rappelle le vouloir-vivre de Schopenhauer.

Pourtant c'est aussi cette insistance qui va au-delà de la simple satisfaction du besoin, au-delà de l'apaisement de l'appétit ou de la décharge de la tension. C'est quelque chose qui reste une poussée, mais à partir du symbolique. À partir du fait qu'aucun objet n'est totalement adéquat à ce qu'on pourrait attendre de son nom. Attendre de la promesse de sa nomination originelle. Et cette poussée va au-delà de la modération, au-delà du contentement, au-delà de la fatigue. C'est ce caractère répétitif de la poussée de la Pulsion qui est à l'origine de « l'hubris », sous ses différentes formes : l'excès, le « sans-limite » de certaines actions, l'usage des drogues, la poursuite d'une action exaltée, voire fanatique.

Nous touchons là la forme radicale de la Pulsion, liée à l'automatisme de répétition ; c'est par là qu'elle est aussi la Pulsion de mort. Et dans le fantasme se nouent les deux aspects de la Pulsion : l'aspect Pulsion de vie, la tendance à établir de toujours plus grandes unités, de conserver, de lier. La tendance de l'autre face de la Pulsion, au contraire, est de briser les rapports, d'immobiliser les choses. Grâce au fantasme peut se réaliser un équilibre de ces deux tendances.